

PROJECTIONS

Épisode 1 | Cinémathèque de Toulouse

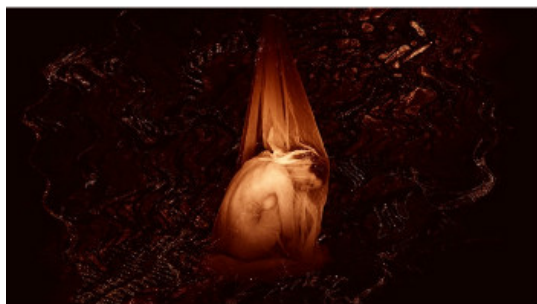
protéger de la trop grande lumière, ne percevant que certains éléments et ombres et lumières, volumes et couleurs perturbés. Sa voix *off* accompagne sa « promenade », sa gestuelle couchée sur l'herbe, auréolée de sa chevelure déployée, penchée sur la nature, jambe près de la rive du lac avec plantes, visage sur frondaison ; elle commente, avec les mots les plus simples et les termes d'une conversation familière, l'invisible et le visible pour elle, son voir différemment. Le contre-point de ce poème-portrait visuel ne désole pas, il n'apitoie pas, il enveloppe dans un noir et blanc lumineux, dans une sympathie heureuse envers l'adolescente et le film. La jeune fille en fleur, décrite en plans préraphaélites si ce n'est qu'ils ont le noir et blanc doux de la pellicule, que la branche posée sur les cheveux s'y dessine nettement. Qu'elle porte l'appareil dentaire de son âge, loin de la défigurer l'inscrit, comme les phrases qu'elle énonce, dans la vie réelle, pleine, de son adolescence. Marlène Guay, nommée par un carton de générique de fin, porte un hymne à la vie que porte ce *Lumen*.

Simone Dompeyre

Úrsula San Cristóbal, *Soleil Noir* (5min49, Espagne)

Vivre c'est s'exiler et c'est d'abord s'exiler de la mélancolie

JULIA KRISTEVA

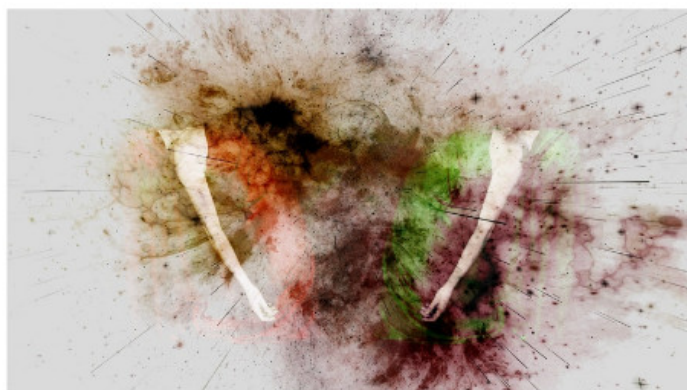


Soleil Noir : opter pour l'oxymore de cette obscure clarté, de cette lumière éteinte, de ce noir brillant, c'est se réclamer de Nerval, du *Desdichado* – le déshérité en traduction littérale – souffrant de la mélancolie tout en en écrivant des soleils d'écriture ; lui, poète en vers, elle, Úrsula San Cristóbal, en vidéo et performance. Les mots que susurre Úrsula

reconnaissent l'inquiétude versifiée de Nerval mais aussi les termes réflexifs de Julia Kristeva concernant la dépression qui se fonderait sur le deuil de la mère. Elle le théorise comme « la dépression véritable naît d'un deuil impossible, celui de l'objet aimé ou perdu dans le jeune âge » dans *Soleil Noir* au sous-titre explicite : *Dépression et mélancolie*, où elle convoque en « femme-tristesse », Marguerite Duras. Ce serait avec d'autres psychanalystes y déceler la source du sublime, la création du beau. Depuis l'antiquité, la mélancolie venait d'un dieu, Saturne, mais l'époque médiévale établissant un lien entre les planètes et les humeurs, lui attribue d'inspirer les artistes ; or, Saturne étant aussi une figure du diable, la langueur est simultanément pensée comme une inquiétude

fondamentale liée à la recherche de l'absolu. Ainsi, en dépit de la considération négative comme état de défaillance dû à un manque de volonté, en dépit de son étymon : *mélas*/bile noire, la mélancolie s'associe à toute création et *a fortiori* à la création artistique.

Les gravures et peintures, les livres sacrant la *Mélancolie* varient selon les époques et le médium, et lui inventent des figures. Citer Dürer, car humaniste, il requiert pour son allégorie les possibilités techniques et scientifiques contemporaines et ce faisant, induit une autre approche de la peinture comme menée par la pensée. Son œuvre avec



la faute d'orthographe qui la différencie d'emblée – *Melencolia* – est lue par les hommes instruits de son époque : l'être ailé est allégorie de l'esprit humain partagé entre le désir de comprendre et l'impuissance à percer les mystères du réel et de la création, le chien dont l'animalité la tente mais inversement la balance du jugement, la bourse de la richesse, le sablier du temps, la sphère perfection de la géométrie, ces outils s'associent aux diverses disciplines : architecture, astronomie, topographie, mécanique, anatomie... attestant le désir de la recherche et du savoir qui ne distingue alors pas la théorie de la pratique. Cranach, adoptant la vision de Luther qui n'y voit que complaisance envers soi-même, mère de tous les vices, invente une jeune femme ailée, qui, très loin de méditer, taille une branche, occupation absurde et vaine ; des perdrix, symboles de luxure picorent, le chien se repose au lieu de veiller les enfants qui s'ébattent en désordre et nus. De dos, à l'avancée du mal, la jeune femme sourit. Cranach décline en quatre versions de 1528 à 1533... la mélancolie ; toutes s'éloignent de la lecture comme maladie mentale qu'en faisait l'époque médiévale et qu'elle retenait pour ses calendriers... L'une contrebalance le nuage de sorcières par un pommier ; quatre enfants dodus jouent avec le chien devant la table ; en l'autre, trois enfants poussent la sphère à l'aide de bâtons, visant à lui faire traverser un cerceau, ce qui éveille l'attention du chien et des oiseaux ; la quatrième agite quinze enfants alors que le nuage infernal envahit la pièce dans son ensemble.

Désormais images, sons et actes du geste performatif provoquent des sensations devant la métaphore de ce malaise intime sans la séparer de l'entente poétique. Le beau est-il triste ou le beau déborde-t-il de la tristesse,

PROJECTIONS

Épisode 1 | Cinémathèque de Toulouse

Soleil Noir vacille mais ne se départit pas du travail du mouvement des couleurs sur des drapés prenant le corps.

Le visage se voile et s'étrangle de ce tissu pourtant le chant subsiste, s'insinue ; le murmure de mélodie accompagne les motifs projetés sur le corps avec ses tissus, or ces motifs voisins des dessins de châle en cachemire comme en porteraient les femmes flaubertiennes, s'apparentent aux échographies des cellules en réseaux, en courbes entre elles si proches parfois du vitrail coloré. Des éclosions de couleurs, des éclats caressent le visage voilé ou les mains se mouvant. Le corps nu s'accroupit, la tête se penche, le tissu glisse vers le beige ou en effet miroir pour un duo bleu et sa secondaire le vert, tous deux brillant comme de satin, le corps se meut sous des échos revus de chants médiévaux, s'amplifiant avant que ne disparaisse cette *ex-tasis*, ce hors du corps signe de sa mélancolie intérieure.

L'attirance vers la perte n'enlève sans doute pas la douleur mais ainsi sublimée, elle provoque une forte aimantation du beau.

Simone Dompeyre

Yuka Sato, *Birthday* (8min10, Canada, Vidéographe)



« *Birthday* / Anniversaire » sans l'épithète attendue de cette chanson de souhait, entonnée généralement durant la fête... perturbe, en parfaits prémices de cette vidéo à l'atmosphère tout aussi déroutante dans sa temporalité, dans son implicite constant, dans sa variation de tempo, de sonorité, d'espace, de geste. D'abord en premier contre-point, un couple de jeunes japonais arrête sa promenade, s'avance d'une allée bordée d'arbres, en une pénombre inadéquate au moment, en bras de chemise pour lui, chapeau estival

pour elle. Arrêtés au premier plan, lui se penche vers elle et sa caresse sur le visage de la jeune fille devient malaxage peu tendre. Sato Yuka avait prévenu : « En quoi consiste la naissance ? On dit que naître dans ce monde constitue le début de la souffrance : *dukkha* ». Pour rappel, ceci désigne un concept prégnant du bouddhisme traduisible par « souffrance, malaise, mal-être » et même si le film est un bonheur cinématographique, travaillant le grain de la